

Le communisme

chronique d'un siècle de fer et de sang

Romain Ducoulombier

2^e édition revue et augmentée



Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. Les auteur-e-s les prennent pour point de départ et apportent ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

Introduction 11

L'idée communiste

« Le communisme est une idée vieille
comme le monde. » 17

« Marx est responsable des crimes
du communisme. » 23

« C'est la classe ouvrière qui doit faire
la révolution. » 29

Lénine et la révolution de 1917

« Octobre 1917 est une grande révolution
populaire. » 37

« Le communisme est une conséquence
de la Première Guerre mondiale. » 43

« L'Europe a été submergée
par la vague révolutionnaire en 1919 et 1920. » . . 49

Le stalinisme

« Staline est le digne héritier de Lénine. » 59

« Les communistes sont antifascistes. » 69

* *Les mots signalés par un astérisque renvoient au glossaire en fin d'ouvrage.*

Sommaire

- « Les grandes purges de Staline ont surtout visé
les communistes. »75
- « Le goulag est l'aboutissement logique
du communisme. »81
- « Nazisme et communisme,
c'est du pareil au même. »93
- « Staline a gagné la Seconde Guerre mondiale. » . . .101

L'après-guerre

- « Le Parti communiste est une grande force
de progrès social en France. » 113
- « Le communisme, c'était les files d'attente,
les privations et la culture d'État. » 125
- « La Chine n'a plus de communiste que le nom. »137
- « Gorbatchev ne pouvait pas réformer
le système soviétique. » 151

Conclusion159

Annexes

- Glossaire165
- Pour aller plus loin169

« Le communisme est une idée vieille comme le monde. »

*D'où viennent l'égoïsme et l'immoralité ?
Voilà ce que [les communistes] se demandent,
et la question est éternelle.*

Émile Durkheim, *Le Socialisme*, 1928

Le communisme serait aussi vieux que l'humanité : l'inquiétude devant l'égoïsme et l'immoralité, l'espoir de les faire disparaître ont toujours existé. C'est du moins ce qu'affirme le sociologue français Émile Durkheim, dans un cours demeuré célèbre, dispensé en 1895-1896 mais publié seulement en 1928. Durkheim définit le communisme comme une passion archaïque, qui ressurgit sporadiquement dans l'Histoire au travers des écrits de théoriciens choqués par l'immoralité de leur temps. Il lui oppose le socialisme, par lequel il désigne une méthode nouvelle de changement social rationnel, née au XIX^e siècle en réaction aux conséquences de la révolution industrielle. Faut-il donc considérer le communisme soviétique et tous ses dérivés comme une doctrine « socialiste » spécifique, ou comme la résurgence d'un courant profond qui traverse l'histoire de l'humanité ?

Les mouvements communistes au XX^e siècle ont souvent cherché à ancrer leur légitimité dans la durée : ils se sont inventé des traditions et des généalogies, en accolant rétrospectivement le mot « communiste » à des théoriciens et des penseurs qui lui étaient étrangers. Une multitude de doctrines se sont efforcées de remédier aux conséquences morales de l'inégale

répartition de la propriété privée. La Cité imaginée par le philosophe grec Platon (~427-347 av. J.-C.) a servi de référence, comme le rappelle Durkheim, à ces constructions sociales imaginaires soi-disant « communistes » où le travail est confié à une classe inférieure ou réduit au minimum nécessaire à l'entretien de la société des hommes libres. Pour lutter contre l'influence antisociale de la richesse, le travail est strictement réglé et ses produits « mis en commun ». L'humaniste catholique anglais Thomas More soumet ainsi les habitants de son *Utopie* (1516) – il invente alors le terme, promis à un bel avenir – à une obligation de travail de six heures quotidiennes, avec l'interdiction stricte de s'approprier les fruits de leur labour : la mise en commun de tous les biens produits doit permettre de supprimer l'influence désastreuse des intérêts économiques sur l'esprit public. Le moine calabrais Tommaso Campanella considère pour sa part, dans sa *Cité du soleil* (1623), que quatre heures de travail individuel suffisent pour l'entretenir. Tous ces auteurs, pour supprimer l'envie et anéantir, selon l'expression de l'historien Alain Besançon, le « principe malin » qui fait obstacle (qu'il s'agisse de la propriété ou de l'argent), partagent la conviction que la vertu repose dans la privation, la frugalité et la pauvreté. Avec More, l'organisation rationnelle du travail, destinée à tarir l'oisiveté, devient un instrument de changement social. Le communisme prétendu de ces auteurs naît donc toujours d'un jugement moral.

Cette filiation pluriséculaire est largement imaginaire. Le communisme de Lénine est en effet élaboré à la fin du XIX^e siècle, à une période où l'usage courant du terme même de « communisme » a presque disparu au profit du « socialisme ». Lénine ne réfléchit pas à partir de vieux auteurs, mais s'inscrit au contraire dans les controverses politiques et théoriques du

socialisme de son temps, alors en plein essor. En tant que doctrine nouvelle, le socialisme apparaît dans le premier tiers du XIX^e siècle, en réaction au « malaise collectif » né de la société industrielle, démocratique et capitaliste. Alors que, selon Durkheim, le communisme est archaïque, le socialisme désigne un ensemble de théories récentes et modernes. Son originalité est de vouloir substituer un nouveau système économique au système industriel et capitaliste, parce que ce système est considéré comme intrinsèquement morbide. Comment y parvenir ? Par le rattachement de toutes les activités industrielles à l'État, écrit Durkheim : autrement dit, par une organisation économique rationnelle sur laquelle le contrôle des hommes serait parfait, et qui permettrait un réarrangement complet du corps social, laissant alors aux capacités des individus, dont les besoins seraient satisfaits, la possibilité de s'épanouir. Le socialisme, apparu dans l'Europe industrialisée du XIX^e siècle, entend réaliser la promesse égalitaire contenue dans l'idéal démocratique qui s'est exprimé lors des révolutions politiques de la fin du XVIII^e siècle, en particulier en France. Il veut dépasser la démocratie dite « bourgeoise », parlementaire et libérale, pour réaliser la « sainte-égalité », selon l'expression du révolutionnaire français Gracchus Babeuf (1760-1797). Au XX^e siècle, l'État devient la clef de voûte du système : c'est à son organisation rationnelle et bureaucratique que le socialisme moderne confie la tâche d'harmoniser la production et les besoins collectifs. Tout, ensuite, est affaire de méthode pour y parvenir : progressive et réformiste, ou révolutionnaire. Entre les socialistes, les débats parfois violents n'ont jamais cessé.

En mars 1918, quelques mois après la prise victorieuse du pouvoir en Russie, Lénine et les bolcheviks*,

qui jusque-là sont encore, au moins nominale-ment, des sociaux-démocrates russes, adoptent le titre de « communistes ». Cet acte inaugural est d'une importance capitale. Lénine envisage ce changement depuis son premier article sur le sujet en décembre 1914. La guerre en est la cause : en ne s'opposant pas au déclenchement de la Première Guerre mondiale, voire en ralliant les gouvernements d'union nationale qui se forment partout en Europe, les partis socialistes de la Deuxième Internationale ont trahi leur vocation révolutionnaire et rallié la « bourgeoisie ». Il faut donc revenir à l'appellation de « communiste » adoptée par Karl Marx et Friedrich Engels dans leur célèbre *Manifeste* de 1848. Lénine, ce faisant, inscrit l'expérience communiste en Russie dans une concurrence radicale avec les mouvements socialistes. Le communisme au XX^e siècle est pourtant bien « socialiste », au sens durkheimien du terme : la production et le travail sont au cœur du régime soviétique, qui repose sur la centralisation planifiée d'une économie nationalisée et la maximisation de la production industrielle. La volonté d'exercer un contrôle conscient, rationnel et total sur le cours de l'Histoire est omniprésente. Lénine possède sa propre conception de la révolution et du passage au socialisme, mais le régime communiste qu'il fonde est bien le fruit d'une tentative de réorganisation économique complète qui s'accompagne d'un réarrangement social radical.

La création d'un premier État communiste en Europe est une rupture fondamentale dans l'histoire du socialisme moderne. À partir de 1917, il incarne pour certains un système alternatif au capitalisme, porteur d'une promesse véritable de bonheur sur terre. Par la seule existence de l'URSS, le communisme est devenu l'objet d'une croyance quasi-religieuse,

d'une « illusion » qui selon l'historien François Furet devait opposer une grande résistance aux démentis infligés par l'Histoire. L'attente millénariste d'une délivrance, la volonté de prendre en main le destin humain habitent la foi communiste qui, malgré sa modernité, est une religion séculière, ainsi que la définit le philosophe Raymond Aron : une « doctrine qui prend dans les âmes de nos contemporains la place de la foi et qui situe ici-bas, dans le lointain de l'avenir, sous la forme d'un ordre social à créer, le salut de l'humanité » (*L'Avenir des religions séculières*, 1944).

L'apparition d'une terre promise à l'Est de l'Europe, la recherche d'un avenir post-capitaliste, inconnu mais souhaitable, où les hommes seraient vraiment libres, ont investi le communisme au ^{xx}e siècle d'un espoir de nature religieuse, sans qu'il cesse d'être profondément athée. La réprobation morale de l'égoïsme, de l'individualisme et de la fascination exercée par le dieu Argent l'a sans doute nourri, puisqu'elle est, selon Durkheim, « aussi vieille que l'humanité ». On entend ainsi vibrer ces thèmes dans *L'Internationale*, le célèbre chant d'Eugène Pottier composé en 1871 et devenu, entre 1922 et 1945, l'hymne national soviétique. Mais cet investissement imaginaire dans l'expérience soviétique n'entame pas sa modernité : s'il accorde la primauté à l'économie, le socialisme s'est aussi bâti sur l'effritement progressif des hiérarchies traditionnelles héritées des sociétés d'ancien régime. La génération de Lénine, née dans le dernier tiers du ^{xix}e siècle, est profondément marquée par l'effondrement de ce passé, accéléré par la Grande Guerre. L'expérience révolutionnaire et l'ambition radicale bolchevique promettent elles aussi une transformation profonde des rapports sociaux, qu'il s'agisse de

la famille, de la sexualité ou de la morale. Le communisme tente ainsi de remplir le vide créé par la « mort de Dieu » annoncée par Friedrich Nietzsche (1844-1900), l'angoisse démocratique et l'avènement du capitalisme industriel. C'est par sa modernité même que le communisme a exercé sur les imaginations un immense pouvoir de fascination. On se tromperait donc à le réduire à une idée archaïque ou exclusivement russe : il est né, au contraire, du corps même des idées socialistes de la fin du XIX^e siècle.